Document generated on 07/19/2025 10:31 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Chat noir, chat blanc
Délire tzigane
Chat noir, chat blanc (Crna Mack, Beli Macor/Black Cat, White Cat), France/Allemagne 1998, 130 minutes

Martin Delisle

Number 204, September–October 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59324ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Delisle, M. (1999). Review of [Chat noir, chat blanc : délire tzigane / *Chat noir, chat blanc (Crna Mack, Beli Macor/Black Cat, White Cat)*, France/Allemagne 1998, 130 minutes]. *Séquences*, (204), 42–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

the character is motivated primarily by the fact that the filmmakers are white.»).

Mais, n'est-ce pas là simplifier un peu trop l'univers de Bertolucci? Depuis quand ses films reposent-ils sur des principes aussi simples? En effet, cette rencontre finale entre Shandurai et Kinsky n'est pas que charnelle et encore moins la seule conséquence de la naissance d'un sentiment amoureux chez Shandurai. Cette rencontre est en fait la célébration de deux êtres qui ont réappris à *exister* dans le monde, au-delà des différences,[1] et qui s'affirment maintenant comme individus sachant aller vers l'autre. Que cet événement provoque chez Shandurai une remise en question qui englobe aussi son mariage, ce n'est déjà plus du ressort de Bertolucci.

La première fois qu'on voit les protagonistes, on comprend qu'ils sont prisonniers d'un passé, d'un contexte social, d'une vie... Pourtant, ils sont tous deux emportés par un courant qui les mène irrémédiablement l'un vers l'autre. Mais ce mouvement de l'âme qui s'ouvre à l'autre doit être préparé par un travail de remise en question. Ce travail consiste à opérer une espèce d'auto-analyse (on reconnaît Bertolucci) qui mène vers la redécouverte du soi.

Très tôt dans le film, on voit Shandurai en train de faire le ménage chez le pianiste. Bertolucci la filme avec application en train de dépoussiérer les bibelots (notamment des statuettes de divinités grecques ou romaines), passer l'aspirateur, laver les planchers. Ici, ces tâches normales d'une femme de ménage prennent une importance symbolique, surtout lorsque mises en relation avec le rêve de Shandurai, où elle se voit, dans son village, en train d'arracher les affiches de propagande militaire. Ce que fait en vérité la jeune femme, c'est d'éliminer les couches superficielles pour éventuellement en arriver à l'essentiel, c'est-à-dire à l'âme, à l'humanité, peu importe...

Kinsky est prisonnier d'on ne sait trop quoi. Il semble fuir les gens (il n'est à son aise qu'avec les enfants, même s'il a un certain mal à les atteindre) et s'enferme dans cet espace physique et spirituel fait de musique et de traces du passé. Dans cette maison d'un autre temps, magnifique mais délabrée, léguée par une riche tante, Kinsky ne vit que pour la musique. Jusqu'à ce que Shandurai ne s'impose et ne vienne, bien involontairement, *dépoussiérer* son existence et lui redonner vie. Dès lors, le pianiste se métamorphose intérieurement, à l'image de son appartement qui sera dépouillé, petit à petit, des bibelots, des meubles et même du piano qui occupaient cette maison qui se transformait en véritable mausolée. Vers la fin du film, Kinsky donne un concert, chez lui, à un groupe d'enfants. Il interprète sa dernière composition, mais les enfants sont plutôt fascinés par un ballon de foot qui arrive à l'improviste, comme par magie, et qui se perd entre les plantes et arbustes du jardin de Kinsky. La recherche de ce ballon passionnera les enfants bien plus que le concert. Les enfants ne trouveront pas le ballon, mais Kinsky, qui abandonne le piano pour se transformer en jongleur, deviendra définitivement le centre de l'attention. C'est ce geste qui touchera profondément Shandurai, parce qu'elle voit désormais un homme qui, comme elle, a su redéfinir son existence. Un homme qui a eu le courage de faire table rase pour réinventer sa vie.

Soutenu par des acteurs solides et une mise en scène attentive, **Besieged** propose un hymne à la vie et au combat individuel de tous ceux qui tentent de s'adapter à ce monde qui change, souvent pour le pire, parfois pour le mieux. S

Carlo Mandolini

1. Tout comme les actes sexuels dans **Le Dernier tango à Paris** ou **The Sheltering Sky**, qui étaient autant de moments *régénérateurs* permettant aux protagonistes d'affronter les situations dans une attitude nouvelle, sans préconception.

BESIEGED (Shandurai/L'assedio)
Italie 1998, 93 minutes — **Réal.:** Bernardo Bertolucci — **Scén.:** Bernardo Bertolucci, Claire Peploe — **Photo:** Fabio Cianchetti — **Mont.:** Jacopo Quadri — **Mus.:** Alessio Vlad — **Déc.:** Gianni Silvestri — **Int.:** Thandie Newton (Shandurai), David Thewlis (Jason Kinsky), Claudio Santamaria (Agostino), Cyril Nri (le prêtre), John C. Owang (le chanteur), Massimo De Rossi (le patient), Andrea Quercia (le jeune pianiste) — **Prod.:** Massimo Cortesi — **Dist.:** Alliance.

Chat noir, chat blanc

Délire tzigane

Dire qu'Emir Kusturica voulait mettre fin à sa carrière de cinéaste en 1995! Pourtant, il venait de gagner une deuxième Palme d'Or au Festival de Cannes pour **Underground**, dix ans après sa première, attribuée à **Papa est en voyage d'affaires**. Né à Sarajevo en 1955, le réalisateur voulait abandonner le métier, car il acceptait mal les attaques menées contre lui et son film, qui se voulait une parabole de l'histoire des Balkans. Alors qu'il croyait en une Yougoslavie multiethnique, certains de ses détracteurs allaient jusqu'à l'accuser d'avoir réalisé un film pro-serbe.

Heureusement, il aime trop le cinéma. Trois ans plus tard, il refait surface à la Mostra de Venise avec un film décapant, **Chat noir, chat**

L'attaque du train d'essence

blanc, qui lui vaut le Lion d'Argent du Meilleur Réalisateur. Tout un retour! À l'origine, Kusturica prévoyait réaliser un documentaire sur des musiciens tziganes avec lesquels il avait travaillé dans **Underground**. Mais il a voulu étoffer son sujet en lui donnant un air de fiction. Il s'est alors tourné vers son vieux complice Gordan Mihic, avec qui il avait écrit **Le Temps des gitans**. Ensemble, ils ont concocté une histoire absolument délirante, une comédie romantique comme il s'en voit peu souvent.

Résumer **Chat noir, chat blanc** relève du défi, tellement cette histoire foisonne de situations rocambolesques et de rebondissements drôles et bizarres. L'idée d'un mariage, thème de prédilection qu'il abordait déjà dans son tout premier film réalisé pour la télévision en 1978, **Les Jeunes Mariés arrivent**, sert de point de départ. Ensuite, rien ne freine son imagination débridée. L'action se déroule au bord du Danube où habite un malfrat sans envergure, Matko, à qui vient l'idée de monter un coup fumant: voler un train de wagons d'essence pour ensuite revendre l'essence au prix fort. Mais, il manque d'argent et s'allie à Dadan, un jeune bandit très prospère. Celui-ci, plus malin que lui, fait disparaître le train et le floue magistralement. Pour régler sa dette, Matko se voit forcé de marier son fils à la sœur de Dadan, une naine dont personne ne veut. Deux vieux gitans liés d'une indéfectible amitié se trouvent mêlés à cette affaire. *Mafieux* rivaux que l'on donne pour morts, ils dégagent toute une énergie et prouvent que ce sont encore eux qui mènent le bal. Le tout se termine, on s'en doutait, en conte de fées. Mais, on ne saurait bouder son plaisir et en tenir rigueur à Kusturica, tellement on s'amuse. En effet, un gag n'attend pas l'autre. On croit parfois se trouver devant une bande dessinée surréaliste : des oies et des chèvres surgissent de nulle part, envahissent l'écran et volent pratiquement la vedette aux acteurs; un tronc d'arbre se promène au milieu d'une forêt; une naine rêve d'épouser un géant; un géant, une naine; une chanteuse très fellinienne arrache des clous avec ses fesses; un homme couvert d'excréments s'essuie avec une oie; un cochon mange calmement la carrosserie d'une voiture et les musiciens d'un orchestre tzigane jouent attachés à un arbre, image qui rappelle certaines œuvres de Chagall. On s'extasie devant ce foisonnement d'idées et les *merveilleux* personnages que Kusturica met en scène.

La distribution se compose d'acteurs professionnels et amateurs, mais on ne saurait vraiment voir la différence, tellement ils se donnent tous à fond dans leur rôle. Ils se distinguent tant par leur personnalité que par leur apparence physique. Rarement a-t-on vu pareil ensemble de gueules aussi frappantes. Soulignons particulièrement le travail de Srdjan Todorovic, qui a joué dans **Underground**. Il se défonce magnifiquement dans le rôle d'un truand cocaïnomane qui ne rate pas une occasion de danser ou de chanter en se déhanchant à rendre Elvis Presley jaloux. D'une énergie étonnante, cet acteur crève l'écran à chacune de ses apparitions. Pour sa part, la belle Branka Katic ne passe pas inaperçue. Serveuse dans un bar, Ida est amoureuse du jeune Zare, qui partage ce sentiment et voudrait bien faire fi des volontés de son père. Cette actrice transmet bien ses émotions, passant de la joie à la tristesse, de la tendresse à la colère, de la taquinerie au sérieux, sans jamais détonner. La plus belle séquence du film et, sans doute, la plus touchante, se déroule dans un vaste champ de tournesols lorsqu'Ida entraîne Zare dans une longue poursuite au cours de laquelle ils se débarrassent peu à peu de leurs vêtements, pour ensuite faire l'amour. Le film vaut le déplacement, ne serait-ce que pour ce tendre et délicieux moment!

Tout comme dans **Le Temps des gitans**, on sent dans ce film l'immense affection du réalisateur envers le peuple tzigane. Il fait ressortir leur exubérance et leur joie de vivre. La truculence, la caricature et le grotesque s'estompent pour faire place à l'émotion, voire à la tendresse. Kusturica nous fait découvrir des gens merveilleux et attachants qui n'arrivent pas à prendre la vie trop au sérieux, faisant oublier les lieux communs dont on affuble les gitans, les montrant tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts.

Tout son film est d'ailleurs ponctué de musique et de chansons tziganes, qui contribuent à amplifier l'air de fête et d'euphorie qui en émane. Mais, ces mélodies cèdent parfois la place à d'autres airs, car Kusturica ne peut s'empêcher d'insérer de subtils éléments visuels et sonores qui ne manquent pas d'humour, comme dans cette scène où un bateau de croisière vogue lentement sur le Danube, alors qu'à la nuit tombante des couples dansent sur le pont au son de la fameuse valse de Strauss, *Le Danube bleu*!

Comme tous les films de ce réalisateur, **Chat noir, chat blanc** suscite des controverses. Plusieurs questionnent sa durée (cent trente-cinq minutes). Quelques séquences, surtout celles dans lesquelles Kusturica laisse clairement ses acteurs improviser, pourraient en effet être raccourcies sans que le film n'y perde. Certaines répétitions, comme celle de la conclusion du film **Casablanca** qu'un personnage ne cesse de projeter sur vidéo, lassent. D'autres lui ont reproché de faire une comédie alors que Milosevic tient encore le pays sous son joug. Pourtant, à bien y regarder, on peut déceler dans cette œuvre un triste constat politique sur l'état de la Yougoslavie actuelle, particulièrement dans la séquence du début où les marins russes arnaquent les riverains gitans venus leur acheter de l'essence et des appareils d'occasion, tels un ordinateur ou une laveuse électrique. Toutefois, ces réflexions politiques restent furtives.

Kusturica a voulu faire une comédie et a tenu le cap de main de maître. Au meilleur de sa forme, il signe peut-être ici son meilleur film comique. **Chat noir, chat blanc** surprend par sa totale démesure. On en sort abasourdi, comme si on venait de faire un tour de montagnes russes, mais ravi de s'être laissé entraîner dans un univers totalement délirant. S

Martin Delisle

CHAT NOIR, CHAT BLANC (Crna Mack, Beli Macor/Black Cat, White Cat)
France/Allemagne 1998, 130 minutes — **Réal.:** Émir Kusturica — **Scén.:** Gordan Mihic — **Photo:** Thierry Arbogast — **Mont.:** Svetolik Micaajc, Mirjana Kicovic — **Mus.:** Nelle Karajlic, Vogislav Aralica, Dejan Sparavalo — **Déc.:** Milenko Jeremic — **Int.:** Bajram Severdzan (Matko), Srdan Todorovic (Dadan), Branka Katic (Ida), Forijan Ajdini (Zare), Ljubica Adzovic (Sujka), Zabit Memedov (Zarije Destanov), Sabri Sulemani (Grga Pitic), Salija Ibraimova (Coccinelle) — **Prod.:** Karl Baumgartner, Marina Girard — **Dist.:** Alliance.